

# Derrière le mur

**FRANCE GOSSELIN**



LES ÉDITIONS Z'AILÉES  
22, rue Ste-Anne C.P. 6033  
Ville-Marie (Québec) J9V 2E9  
Téléphone : 819-622-1313  
Télécopieur : 819-622-1333  
www.zailees.com

DIFFUSION ET DISTRIBUTION : MESSAGERIES ADP  
2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237  
www.messageries-adp.com  
\*filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale du Groupe Livre Québecor Média inc.

Infographie : Impression & Design Grafik  
Illustration de la couverture : Impression & Design Grafik  
Maquette de la page couverture : Impression & Design Grafik  
Collection : Zone Frousse plus  
Texte : France Gosselin  
Crédit photo de l'auteure : NOID

Impression : Juillet 2019  
Dépôt légal : 2019  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© France Gosselin et Les Éditions Z'ailées, 2019  
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-924991-06-0

Imprimé au Canada sur papier recyclé. 

Les Éditions Z'ailées remercient la SODEC pour l'aide accordée à leur programme de publication et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

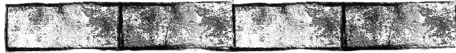
SODEC  
Québec 

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

| **Canada**

*En mémoire de mon père  
et de nos parties de pêche.*

# PROLOGUE



Je cours. Mes espadrilles claquent contre la terre battue, fauchent sans ménagement les herbes folles. Pour une fois, je remercie mes jambes trop longues. Leur taille disproportionnée étire mes foulées. Mais je ne vais pas assez vite. Comme dans ces rêves où nous tentons de fuir sans arriver à avancer.

Mon pied glisse sur le gravier. La substance boueuse collée à mes semelles a transformé le sol en véritable patinoire. Je suis déséquilibrée. Je devrais certainement

ralentir. Ce serait plus sûr. Mais je ne peux pas. Tout ce qui compte est de courir. Je ne me soucie pas de la nuit qui est tombée ni de cette odeur répugnante que j'ai ramenée de là-bas. Je dois m'éloigner. Quitter le plus rapidement possible cet endroit maudit.

Mais qu'est-ce que je fais exactement ? Cette... chose ou la connexion troublante que j'ai ressentie lorsque je me suis retrouvée face à elle ? Était-ce de l'empathie ? Impossible ! Après ce qu'elle a fait subir à Aby ! Je revois le petit corps si frêle de ma sœur, peut-être perdue à jamais. Ma honte remonte en un liquide acide dans ma gorge.

J'accélère. J'ai l'impression qu'à tout moment, quelque chose pourrait m'enserrer une cheville et me faire basculer. Un frôlement sur ma jambe. La panique altère ma vision. La peur est trop intense et je risque un coup d'œil affolé

derrière moi. Personne à mes trousses. Que la cimenterie désaffectée qui semble déserte. Pourtant, je sais maintenant qu'elle ne l'est pas.

Lorsque je ramène les yeux devant moi, le vent provoqué par ma course soulève mes cheveux. Ils voilent le bloc de béton sur lequel je fonce tout droit. Pendant un instant, les lumières des édifices à logements, les ruines et le ciel étoilé basculent les uns sur les autres, alors que je roule au sol. Je me relève aussitôt. Une douleur aiguë envahit mon tibia. Je presse le pas. Je sens à peine le liquide chaud qui coule le long de ma jambe. Malgré mon boitillement, j'atteins rapidement la clôture là où elle a été sectionnée et m'extirpe enfin du terrain vague. Un bruit de tissu m'indique que mon tee-shirt, celui que m'a offert Malika, vient de se déchirer. Comme mon attachement à cet endroit.

L'éclairage réconfortant du stationnement, la porte de l'immeuble, enfin ! Une étincelle d'espoir qui meurt aussitôt. Ma mère travaille cette nuit.

Aby et moi aurions dû nous trouver chez notre père aujourd'hui. Moi et ma maudite rancœur ! Pourquoi a-t-il fallu que je m'emporte contre lui ? Pourquoi suis-je si entêtée ? Si nous étions allées chez lui, Aby ne serait pas...

Agenouillée sur mon lit et agrippant le rebord de la fenêtre, je regarde la nuit, haletante. La musique déchaînée qui se déverse de mes écouteurs agresse mes tympanes juste assez pour m'empêcher d'exploser. Je n'en ai rien à faire, que mes ongles marquent la peinture ou que le sang sur mes genoux souille ma couverture. J'observe les ténèbres, là, dehors. Je ne quitte pas de vue la dernière porte du bâtiment et sa gueule béante créée par la chute de l'un des blocs de béton qui la condamnent.

Moi qui ai tant ragé contre la décision de la Ville de démolir l'usine abandonnée, je suis désormais celle qui désire le plus au monde qu'elle se désintègre. Ce lieu n'est plus notre terrain de jeux privilégié. Tout ce que je ressens à présent, c'est l'aura de mal qui s'en dégage, c'est la perte, c'est l'horreur. Papa, où es-tu quand j'ai besoin de toi ? Je me sens si seule. Mes yeux se brouillent. Je les essuie rageusement avec mon tee-shirt déchiré. Je refuse de laisser les émotions se répandre en moi.

Que dois-je faire à présent ? Comment arriver à détacher de moi cet œil noir qui luit comme une bille dans les ténèbres de la dernière porte ?



# CHAPITRE 1



*Un mois plus tôt*

Je fais un signe de tête à Malika en désignant son cornet de frites entamé.

— Tu vas les finir?

— Je t'ai déjà dit qu'on partage, idiote! répond-elle en poussant son plateau vers moi. Oui, je sais, tu ne pourras pas me rembourser, mais je m'en fous, je n'ai plus faim.

Sur ces mots, elle empale une dizaine de bâtonnets avec sa fourchette et les engouffre.

— J'ai gagné vingt dollars pour trois heures de gardiennage hier, me rassure-t-elle en balayant du regard la foire alimentaire du centre commercial. Bien sûr, ce sont de petites pestes, mais je leur en fais baver aussi, alors...

— Tu as de la chance, ce ne sont que tes voisines. Tu ne les as pas toujours dans les pattes. Ma mère ne me donne pas un cent pour surveiller ma sœur.

Je choisis une frite baignant dans le ketchup. Un caillot de condiment visqueux se détache et s'écrase sur ma jambe. Ma maladresse et mon exaspération font sourire mon amie. Soudain, elle glisse les doigts dans sa frange dorée et se lève d'un bond. Elle a certainement repéré quelqu'un d'intéressant. Je suis son déplacement des yeux jusqu'à un groupe de jeunes qui se sont arrêtés devant la boutique de musique. Ils détaillent les produits dérivés de séries télé en vitrine. La

surprise me fait avaler de travers. Anthony est parmi eux. Et Jade, non loin derrière, bien entendu.

Pendant que Malika discute avec eux, je lisse sans grand succès mes boucles serrées et passe la langue sur mes dents pour m'assurer un sourire hygiénique si jamais mon amie se décide à ramener les autres par ici. Antho me fixe. Mon sang afflue dans mon visage. Je me détourne vers le distributeur de serviettes de papier, mais j'étire la main trop vite et le percute. Il rebondit sur le sol avec un bruit métallique. Tous les regards se tournent vers moi.

*Respire, Justine.*

Malgré le malaise, je tente de simuler un air décontracté, mais c'est inutile car tout le monde se dit déjà au revoir. Antho pince les lèvres. Je ne l'entends pas d'ici, mais j'imagine qu'il doit siffler quelques notes de sa mélodie habituelle. Il donne une

pichenette sous sa casquette. Na sachant pas si ce salut s'adresse personnellement à moi, je risque une réponse. Je lève rapidement la main, le regrettant aussitôt. L'expression amusée de Mal qui revient me confirme que mon geste était un peu trop enthousiaste pour être désintéressé.

Mon amie se rassoit en m'ignorant et fait disparaître un nouvel amas de frites entre ses lèvres. Une curiosité féroce me dévore, mais je dois poser ma question avec suffisamment de retenue pour paraître désinvolte.

— Alors?

— Quoi?

Mal a lu la faiblesse dans mes yeux. Il n'en fallait pas plus pour la satisfaire.

— Eh bien... Simon et Ben ont un tournoi de soccer ce weekend.

Mon amie joue l'innocente. C'est peut-

être une bonne chose après tout. C'est vrai, pourquoi un gars aussi *cool* qu'Anthony s'intéresserait à une fille comme moi? Alors qu'un simple signe de sa part ferait accourir Jade? La superbe Jade.

Soudainement, je ne suis plus certaine de ce que je veux. Pourquoi me mettre en danger de cette façon pour un gars? Je devrais savoir que ça n'apporte rien de bon, que de la douleur. Mes parents en sont le meilleur exemple.

Malika profite du départ de notre voisin de table pour poser les pieds sur son siège. Elle me scrute d'un air espiègle, attendant que j'avoue que ce n'est pas l'emploi du temps de ces derniers qui m'intéresse. Mais je ne sais pas. Je n'ai plus l'entrain d'il y a une minute.

— Tu ne veux pas que je te raconte ce que j'ai dit à Antho?

Je hausse les épaules. Elle se redresse,

ramène ses espadrilles au sol, et appuie les coudes sur la table pour se rapprocher de moi.

— Je l'ai invité à venir avec nous ce soir!

— *Cool.*

Ma réaction est un peu tiède, mais en réalité, l'anxiété me traverse. Je frissonne sous ma camisole bien moins adaptée à l'air conditionné du mail qu'à la canicule extérieure. Mon amie remarque mon appréhension. Inutile de lui mentir, elle me devine toujours.

— Ne t'en fais pas, ça va bien aller. T'es adorable.

Même si je ne suis pas si sûre de son affirmation, je souris.

— Les camions sont toujours à la cimenterie? demande-t-elle d'un air plus grave.

Bien sûr, Malika n'a pas vue sur les fouilles de chez elle. Son appartement est situé à l'autre bout du complexe d'habitation où nous vivons toutes les deux. Et comme le centre commercial se trouve à l'est, elle n'est pas passée par la cimenterie aujourd'hui. Pourtant, elle sait bien que, comme elle, je prends très au sérieux le sort de l'ancienne usine et que, s'il y avait eu des changements, je l'en aurais avisée.

— Ils étaient là ce matin.

— Foutu gouvernement!

Je suis d'accord, même si je ne l'exprime pas aussi ouvertement que mon amie. Si les autorités désiraient préserver la valeur historique du fort Numéro-Trois, elles n'avaient qu'à ne pas permettre la construction de la cimenterie sur ses vestiges. Et maintenant que les anciennes fortifications se désagrègent et que la cimenterie abandonnée tombe en

morceaux, on juge important de fermer le site pour rechercher des traces du passé. Tout ce qui a de la valeur est juste là. Visible. Ce sont ces ruines où nous pouvons nous défouler à l'abri des regards, et le seul endroit où j'arrive à trouver la paix, depuis le départ de mon père.

J'exprime tout de même un peu d'espoir :

— Si les fouilles permettent de découvrir quelque chose, peut-être que le bâtiment ne sera pas démoli.

— Pas si sûr. Mon père dit que c'est un combat perdu d'avance, que c'est un lieu dangereux et que la Ville ne paiera pas des millions pour transformer un site historique en parc. On a déjà restauré le fort Numéro-Un pour ça. Des types vont creuser pour détruire le Numéro-Trois jusqu'aux racines et construire un édifice à bureaux par-dessus.



Sous l'air désapprobateur de trois femmes en talons hauts, Mal reprend sa position désinvolte, étendue sur deux des bancs de notre table à quatre places.

— Pas le choix, il va falloir se retrouver ici, maintenant!